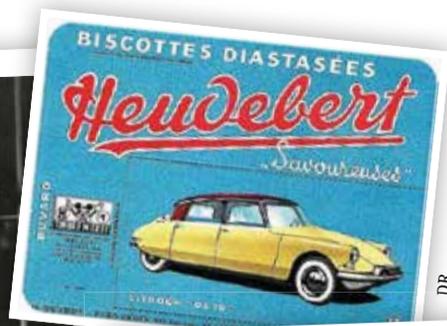




L'atelier de conditionnement



Publicité Heudebert des années 1960

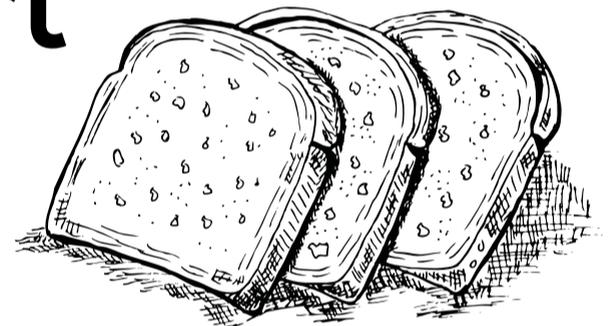


Document d'embauche chez Heudebert, années 1960

Un stage chez Heudebert

En 1965, une jeune étudiante, Marie-Martine K., fait un stage incognito dans l'atelier de conditionnement de biscottes de l'entreprise Heudebert, située au 85, rue Henri-Barbusse. Son rapport de stage constitue un précieux témoignage sur la vie de cet atelier et sur le personnel qui y travaille.

● Par Jeannine Cornaille de la Société d'histoire de Nanterre



Parmi toutes les opérations pratiquées chez Heudebert pour fabriquer des biscottes, c'est-à-dire la réception des farines, le moulage des pains et leur cuisson, leur découpage en tranches, leur deuxième cuisson, puis leur conditionnement, leur emballage dans des cartons et leur chargement dans des camions, Marie-Martine va participer au travail de conditionnement.

À la chaîne

Durant un mois, elle fait partie d'une équipe de cinq ouvrières. Ces petites équipes travaillent pendant une semaine de 6h à 14h ou de 14h à 22h. La semaine suivante, les équipes changent d'horaire : celles du matin viennent le soir et vice versa. Une machine de pointage permet la vérification de l'exactitude des heures de travail.

Dès l'arrivée à l'usine, Marie-Martine, comme toutes les ouvrières, laisse ses habits de ville au vestiaire pour revêtir une blouse blanche, un tablier et une coiffe. Puis, elle se rend au premier étage, dans l'atelier de conditionnement, où le travail s'effectue à la chaîne. Un homme, le « brigadier », s'occupe de la surveillance des fours qui fonctionnent sans arrêt de 5h30 à 21h30. À l'image de tout le personnel masculin, il a de plus grandes responsabilités que les femmes à qui l'on confie, de préférence, un travail machinal. En tant que conditionneuse, Marie-Martine est chargée de trier les biscottes à la sortie du four en mettant celles qui sont cassées, pas assez grillées ou bombées dans des sacs spéciaux placés à proximité. Elle doit ensuite saisir, simultanément et dans chaque main, le nombre de biscottes nécessaires pour constituer une rangée dans le sac. Ainsi déposées sur le tapis roulant, l'ensacheuse prend le relais. Cette dernière vérifie le nombre et la qualité des biscottes, met en place le sac qu'elle déplie et dans lequel elle pousse les deux

rangées de biscottes. Vient après la « dromann » qui reçoit le sac rempli sur son tapis roulant, vérifie le bon emballage, plie le sac en haut pour le tenir prêt à être collé et fermé dans la machine où elle le place. À la sortie de la machine, l'ouvrière suivante saisit les paquets de biscottes trois par trois ou quatre par quatre, couche vers la droite la pliure des sacs et les installe dans un carton. Dès que le carton est plein, elle le porte sur le dernier tapis roulant vers l'agrafeuse. Placée devant une énorme machine très bruyante, la cinquième ouvrière de l'équipe agrafe les cartons et les envoie à l'étage en dessous. Dans l'atelier, il y a également la petite main qui balaie, donne un coup de main ou sert à boire et le manœuvre qui transporte les cartons remplis.

Debout huit heures par jour

Les huit premiers jours sont des jours d'essai, au cours desquels la jeune ouvrière fait l'apprentissage douloureux des bons gestes à accomplir pour être efficace et rapide. Elle est heureusement aidée par sa voisine, laquelle lui montre les coups de main qui font gagner du temps avec moins de fatigue. Comme ses collègues, elle vit mal la surveillance de la cheffe, toujours prête à élever la voix, à être négative et parfois à donner des ordres contradictoires sans qu'il soit possible d'en faire la remarque.

Dans l'atelier de conditionnement, les conditions de travail sont loin d'être idéales. Il faut rester debout huit heures par jour, à côté de fours à la température élevée, dans le bruit assourdissant de l'agrafeuse, des machines, des appels et dans l'inconfort des postures à adopter pour saisir les biscottes et les poser sur le tapis roulant. Ce travail répétitif, machinal et monotone, sans aucun intérêt, engendre ennui et lassitude. Le temps paraît bien long. Le bruit empêche pratiquement toute conversation. Néanmoins, il existe un esprit

d'équipe car chacune dépend des autres. Les bonnes relations et l'aide apportée au bon moment facilitent le travail. Il n'est pas question de faire du zèle ou d'aller plus vite car les cadences seraient augmentées.

La vie des ouvrières

Petit à petit, Marie-Martine est acceptée par ses collègues. Beaucoup sont d'origine étrangère. Dans l'usine, la main-d'œuvre comprend une forte proportion de Portugais et d'Espagnols, un peu moins d'Italiens, de Tchèques, d'Africains, de Maghrébins et enfin de Français. La plupart de ses collègues habitent à Nanterre, aux alentours de l'usine, dans d'autres quartiers et dans des bidonvilles. Quelques rares ouvrières viennent de Paris. Les unes se rendent à l'usine à bicyclette et à vélomoteur, les autres à pied, en train et en autobus. Leur vie diffère selon leur âge, leur nationalité et leur condition sociale. Marie-Martine, encore chez ses parents, bénéficie d'une vie matérielle moins rude que la jeune fille seule venant de province ou la mère de famille avec mari et enfants. Gagner de l'argent pour vivre correctement est la préoccupation qui les motive et conduit beaucoup d'entre elles à faire des heures supplémentaires, ce qui nuit à leur santé et à leur équilibre. Le vendredi, dernier jour de travail de la semaine, le moral de toutes remonte en pensant aux deux journées suivantes où elles pourront enfin se reposer, s'occuper des activités ménagères, se distraire en allant au cinéma ou en regardant la télévision.

Cet article a été rédigé à partir d'un document qui vient de nous être confié. Il apporte un témoignage précieux sur la vie d'une partie du personnel de l'entreprise Heudebert, dans les années 1960. Si vous disposez d'écrits inédits qui pourraient enrichir nos connaissances sur l'histoire de Nanterre, nous sommes prêts à les recueillir.